

SAINTE ZITE.

Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs un fragment de l'histoire de sainte Zite, servante au treizième siècle, dont nous devons la communication à l'obligeance de l'auteur.

Nous ne voulons pas parler aujourd'hui d'un ouvrage qui nous montre la vie intime des familles italiennes à cette époque et qui nous initie à ces mystères de la grâce qui ne fait acception ni des conditions ni des personnes, nous préférons citer nos éloges, et nos critiques viendront plus tard. *Univers*.

"C'est un singulier tableau que celui que présente une maison italienne au moyen-âge. Voici qu'une sorte de forteresse assise au sein d'une cité est à la fois centre d'une famille, d'une association politique et d'une industrie; car les familles patriciennes étaient commerçantes à cette époque-là. Les Lucquois s'adonnaient à la fabrication des draps et de la soie; les combattants de la place publique étaient donc des ouvriers successivement hommes de guerre et de travail. L'extrême simplicité des mœurs du siècle précédent, l'absence du luxe n'existaient plus, et les désirs de jouissances nouvelles, rarement goûtées jusqu'alors, se joignaient aux passions politiques du temps.

"C'était donc au milieu d'une famille remuante, parmi les hommes tour à tour serviteurs, guerriers, fabricants, au sein de l'agitation causée par des collisions quotidiennes entre les citoyens, dans une atmosphère de bruits, d'intrigues et de haine que Zite vivait, toute détachée de la terre, toute embrasée d'une charité ardente pour ceux qui l'entouraient! calme dans ce mouvement auquel elle ne prenait aucune part, pure quand les désordres se multipliaient autour d'elle, notre sainte vivait ses épreuves, puisant sa force dans l'accomplissement de ses devoirs, et ses consolations dans la prière. Unie à Dieu, elle possédait son âme dans la patience, retrempeait son courage dans ses bonnes œuvres continuelles, montait par ses espérances au-delà du temps, et redescendait sur la terre, pouvait dire véritablement alors, rien ne coûte à celui qui aime, car notre sainte aimait Dieu seul! Cet amour explique comment elle pouvait rester en dehors des passions qui troublaient tous les esprits, comment elle ne paraissait au milieu des hommes que pour le bien. Les pauvres, les malades, les affligés tels étaient ceux qu'elle se plaisait à visiter, à entourer de soins, dont elle eût voulu prévenir tous les besoins. Ceux qui souffraient trouvaient en elle une mère à l'imitation de celle que l'Eglise nomme la consolatrice des affligés et le salut des infirmes. Cela n'étonnera pas quand on saura que sa dévotion envers la très-pure Vierge était si vive que toute femme portant le nom mystérieux de Marie devenait à ce seul titre chère à ses yeux. Elle s'efforçait d'imiter par sa charité, par son humilité surtout, ce parfait modèle. Mais plus elle se cachait et plus sa vertu éclatait aux regards; Fatinelli en fut tellement frappé, qu'il lui confia le soin de ses enfants et l'administration de sa maison.

"Notre sainte fut moins touchée du témoignage que l'on rendait aux mérites que Dieu faisait briller en elle, qu'effrayée de la charge qu'elle allait remplir. Elle allait surveiller toute chose, distribuer le travail à ses compagnes et gouverner avec économie les ressources de la maison, car au milieu de leurs brigues les Lucquois ne négligeaient pas leurs intérêts: leurs prétentions nobiliaires n'étaient pas les idées chevaleresques et désintéressées des fiers barons du nord; aussi avaient-ils avec les habitants de Sienne, de Pavie, de Florence et d'Asi le privilège d'être associés aux juifs dans la haine générale que leur usure méritait.

"Ecc' un degli Anzian di santa Zita,  
 "Metetel sotto, ch' i' torno per anche  
 "A quella terra che n'è ben fornita:  
 "Ogni uom v'è barattier, suor che Buonturo!  
 "Del nò, per li denar, vi si fa ita."

(DANTE, *Inferno*, C. XXI, 35 (1).

"Mais le principal soin de Zite se porta sur les enfants: elle comprit qu'une grande responsabilité pesait sur elle. Les enfants de Fatinelli, rejetons d'une famille importante, devaient jouir d'une grande influence dans la suite. Leurs actions pouvaient servir d'exemple un jour. Il s'agissait donc d'incliner de bonne heure leurs âmes vers le bien, et de donner une heureuse impulsion à leurs jeunes penchants. Zite était illettrée, mais divinement instruite à l'école de Jésus-Christ, ce fut aux pieds de ce maître qu'elle les

conduisit. Elle leur apprit à élever leur cœur vers Dieu, à marcher en sa présence, à aimer la vérité, à être doux, compatissants envers les pauvres, à chérir leurs parents, à honorer les vieillards; c'est ainsi que par une suite de leçons proportionnées à la faiblesse de leur âge, la sainte fille répandait dans leurs âmes candides et avec une affection extrême la semence précieuse des vertus qu'elle espérait y voir fleurir un jour."

"Floriti l'un des écrivains modernes de la vie de sainte Zite, entre ici dans d'assez nombreux détails; et nous fait presque assister aux leçons journalières qu'elle adressait aux enfants: nous n'avons pas osé nous étendre ainsi à cet égard parce que le manuscrit contemporain de notre sainte, conservé chez les pères camaldules ne les rapporte pas. Mais nous dirons volontiers avec lui: Zite agissait d'autant plus efficacement sur leur esprit que toutes ses leçons étaient appuyées par ses exemples. Elle se fût reproché comme un crime de faire ou de dire la moindre chose qui altérât leur naïve confiance ou qui troublât leur cœur. Sa vie était un miroir où ses leçons se réfléchissaient pures et attrayantes. Ce n'était pas pour Zite que le Sauveur avait prononcé cet anathème terrible: "Malheur à qui scandalise l'un de ces petits, il vaudrait mieux qu'on lui mit au cou une meule de moulin et qu'on le jetât au fond de la mer!"

"Zite ne perdait pas de vue les soins qu'exigeait la maison de Fatinelli; elle y faisait briller l'ordre et la régularité. Ses maîtres l'appréciaient d'avantage de jour en jour: ils admiraient sa conduite digne et simple à la fois; son éloignement pour les nouvelles, les rapports; son activité qui suffisait à tout, et qui faisait prospérer tout entre ses mains. Ils autorisaient ses nombreuses charités, sachant bien que la sainte, jalouse de leurs intérêts de ce monde, les enrichissait doublement en leur amassant par l'aumône des trésors pour l'autre. Zite utilisait donc en faveur des pauvres ce qui pouvait être perdu, dissipé dans la maison.

"Fatinnelli nous est dépeint comme un homme bon, mais d'un caractère fantasque et violent; n'aimant rien de ce qui le surprenait, et se livrant dans le premier moment à des mouvements de brusquerie et de colère. Notre sainte, quelle que fût la vénération qu'elle lui inspirât, n'échappait pas toujours à son humeur fâcheuse; nous en avons une preuve dans le fait suivant. Certain jour, Zite descendait l'escalier avec une charge de morceaux de pain dans son tablier. C'étaient des restes qu'elle portait à de pauvres familles du voisinage, et elle se cachait soigneusement de tout le monde, afin que Dieu seul fût témoin de sa bonne action. Mais voilà que Fatinnelli la rencontre et lui demande avec humeur où elle va et ce qu'elle emporte encore hors du logis. Zite un moment troublée abaisse toutefois son tablier et lui répond en souriant: Ce sont des fleurs, mon bon maître; voyez plutôt, ce sont des fleurs! — Le tablier, à la surprise de Zite, se trouva en effet rempli des fleurs les plus charmantes. Elle poursuivit son chemin le cœur plein du miracle qui venait d'avoir lieu: elle entra chez les pauvres, et leur distribua son aumône, car les fleurs étaient redevenues des pains savoureux.

"A cette époque, et dans des circonstances presque semblables, Dieu opérerait le même prodige en faveur d'une princesse dont la sainteté n'échappa à aucune douleur. La vie de la chère sainte Elisabeth est présente à toutes les mémoires; et quand nous vîmes la toile et le marbre porter à la postérité le souvenir du trait de miséricorde divine que nous venons de rappeler, il nous a été impossible de ne pas remarquer combien avait été différente l'existence des deux contemporaines qui n'ont pour rapprochement commun que leur sainteté et ce miracle! Leurs vies placées à tant de distance humaine, ont continué d'être dissemblables dans ce qui rappelle leur souvenir: la veuve des souverains, la fille des rois n'a plus de tombeau dans sa patrie; les traces de sa magnificence et de ses bienfaits n'y sont plus; on repousse ses miracles avec horreur; et le sacrifice de l'agneau sans tache n'est plus offert là où l'illustre Elisabeth participait au mystère divin et répandait son abondante prière. Les générations indifférentes ont succédé aux générations impies qui jetèrent sa cendre aux vents! Aussi le ciel, comme pour la dédommager de tant d'outrages et d'oubli, a permis qu'un chrétien élevât de nos jours un monument impérissable à sa mémoire. — La servante de Lucques a traversé cinq siècles et la moitié d'un siècle toujours présente au souvenir de ses concitoyens. On ne peut faire un pas aux lieux où elle fut sans être frappé des signes qui la rappellent; le cœur des habitants de toute une cité semble un sanctuaire où vit sa mémoire. — Le saint sacrifice ne fut jamais interrompu sur l'autel où repose son corps entier et sans corruption!

[1] Voici un des anciens de la ville de sainte Zite, emparez-vous-en, que je retourne vers cette terre qui est si bien fournie d'hommes pareils. Là sont tous gens de fraude; excepté Buonturo! et les consciences n'obéissent qu'à la toute-puissance de l'or.